L'amour contre la guerre. Du labyrinthe harmonique de la correspondance épistolaire

Lettres d'une épouse à son mari soldat. Corse, août 1914 / août 1915

Charlie Galibert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5574>

DOI : 10.4000/cdlm.5574

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 205-220

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Charlie Galibert, « L'amour contre la guerre. Du labyrinthe harmonique de la correspondance épistolaire », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5574> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5574>

L'amour contre la guerre. Du labyrinthe harmonique de la correspondance épistolaire

Lettres d'une épouse à son mari soldat.
Corse, août 1914 / août 1915

Charlie GALIBERT

La guerre de 1914-1918 et la Corse

La guerre de 1914-1918 est l'objet de travaux et de publications historiques¹ explorant désormais largement, après une historiographie des causes diplomatiques et des stratégies militaires, le domaine de l'humain et des témoignages (poilus français, soldats allemands, journaux quotidiens de médecins, d'adolescents, fictions d'écrivains ou de chercheurs...) jusqu'à la parution récente d'une monumentale *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*². Néanmoins, l'anthropologie, au sens strict, demeure la grande absente de ce champ d'investigation pourtant considérable.

Or, la Grande Guerre peut être considérée comme la véritable entrée en écriture, à grande échelle, du monde paysan de France. La multiplication des carnets et des lettres montre la participation d'une population entière à l'un des plus formidables échanges de correspondances privées : plus de 4 millions de lettres circulant chaque jour entre le front et l'arrière, soit plus de 10 milliards pour toute la guerre, 17 milliards du côté allemand. Que ces hommes de 1914 soient les enfants des lois Ferry et que les rédactions de lettres soient devenues des exercices fréquents dans la scolarité élémentaire donne à la plume au fusil de cette première guerre mondiale un caractère d'expérience humaine incontournable et fournit à l'anthropologie une entrée privilégiée dans cet événement – peut être le premier « fait social total » de l'histoire de l'humanité.

J'ai donc souhaité examiner, notamment à partir de la correspondance familiale échangée entre un époux mobilisé et sa femme désormais responsable de la gestion de la propriété, le déroulement de la guerre de 1914-1918 à partir d'un village corse³. L'importance de la parentèle impliquée, les documents et témoignages

1. Pour une recension : Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2004.
2. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.
3. Jean Simon Bonardi, né en 1870 à Sarrola Carcopino (Corse du Sud), est mort en 1951 ; Lucie, son épouse, née Carcopino, en 1888, dans le même village, est décédée en 1970 : je ne les ai donc pas

recueillis sur Sarrola même, permettent une première approche anthropologique d'importance sur cette période nodale dans l'histoire contemporaine de la Corse, à la suite des travaux pionniers d'Yves Pourcher⁴.

En effet, si l'on excepte, dans le domaine de l'histoire, le travail fondateur d'Évelyne Torre⁵, un chapitre du *Mémorial des Corses*⁶, un mémoire de maîtrise⁷, une présentation de la correspondance de trois soldats Corses dans la Grande Guerre⁸, une recherche à vocation mémorielle d'Olivier Maestrati⁹, *La Corse et ses poilus*, un anecdotique mais précieux *Petit dictionnaire de la Grande Guerre*¹⁰, une poignée de pages dans un mémorial d'hommage aux *Expériences et mémoires combattantes corses*¹¹, une autre poignée dans la réflexion politique de Jean-Paul Pellegrinetti et Ange Rovere¹², les témoignages romancés de Sampiero Gistucci¹³ et Michele Castelli¹⁴, une présentation du 173^e régiment d'infanterie corse¹⁵, et, enfin, un court métrage sur les fraternisations¹⁶, la guerre de 1914-1918 constitue un trou noir – sur une page blanche – dans l'histoire contemporaine de la Corse¹⁷. Ce n'est pas le lieu de commenter ici les raisons de cette forclusion, qui sont longuement exposées dans un ouvrage¹⁸, et l'on se propose donc, dans cet article,

personnellement connus. Ils ne m'en sont pas moins très proches, grâce à leur correspondance, que j'ai longuement étudiée et analysée, à de multiples autres traces et aux souvenirs de leurs proches ou des villageois dont ils ont fortement marqué la mémoire (Charlie Galibert, *La Corse, une île et le monde*, Paris, PUF, 2003 ; *idem*, *Sarrola 14-18. Un village corse dans la première guerre mondiale*, Ajaccio, Albiana, 2008). Antoinette, leur fille cadette, dernière survivante de la famille, est décédée en 1991, à l'âge de 79 ans. Si Catherine, l'aînée, est morte en 1939, de nombreux documents la concernant ont été conservés et j'ai à plusieurs occasions rencontré ses amies du village, dont sa plus proche, Marie Carcopino (décédée en 2005), dans les bras de laquelle elle est d'ailleurs morte, à 30 ans. Les deux sœurs, leur mère et leur père, sont enterrés côte à côte, dans le petit cimetière familial, au dessus de leur maison de Carcopino.

4. Yves Pourcher, *Les jours de guerre. La vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, Paris, Hachette, Pluriel, 1994.
5. Évelyne Torre, *La Corse et les Corses pendant la première guerre mondiale*, Ajaccio, CRDP Corse, 1981.
6. *Mémorial des Corses*, Ajaccio, Albiana/Éditions du Mémorial, 1981-2002, 7 vol.
7. Jean-Baptiste Rossi, *La Corse de 1914 à 1918*, Mémoire de maîtrise, Université d'Aix en Provence, 1969.
8. Jacques Bartoli, « Trois soldats Corses dans la Grande Guerre », *Strade*, 12, 2005, p. 3-15.
9. Xavier Maestrati, *La Corse et ses poilus*, Toulouse, Autoproduction, 2006.
10. Jean-Raphaël Cervoni et Marie-Flore Cervoni, *Petit dictionnaire de la Grande Guerre*, Ajaccio, Anima Corsa, 2005.
11. Sylvain Gregori, Gilles Guerrini et Marc-Paul Lucciani, *Expériences et mémoires combattantes corses*, Biguglia, Stamperia Sammarcelli, 2005.
12. Jean-Paul Pellegrinetti et Ange Rovere, *La Corse et la République*, Paris, Seuil, 2004.
13. Sampiero Gistucci, *Les Bleues. Un officier corse à la guerre de 1914/1918*, Ajaccio, La Marge, 1989.
14. Michele Castelli, *Marie Di Lola*, Ajaccio, Albiana, 1985.
15. Antoine-Toussaint Antona, *Ceux du 173^e. Les Corses au combat*, Alata, Colonna editions, 1998/2006.
16. *Le puits*, Gabriel Le Bomim, court métrage, 2001.
17. Le dossier de HDR de Jean-Paul Pellegrinetti (*La Corse, les Corses et la Grande Guerre, au miroir de la correspondance des poilus insulaires*. Dossier présenté en vue de l'habilitation à diriger des recherches en Histoire, IEP Paris, 2008) présente quant à lui une première somme exemplaire de ce recueil et en délivre une exploitation historique pionnière. Nul doute qu'il sera rapidement édité.
18. Charlie Galibert, *Sarrola 14-18...*, *op. cit.*

une présentation beaucoup plus modeste – mais néanmoins ambitieuse au point de vue ethno-historique et anthropologique et plus particulièrement pour une anthropologie de l'écriture –, de l'incidence de la séparation des époux (du fait du départ du mari pour la guerre) sur la pratique et le contenu de l'épistolarité.

La guerre et les femmes

Si le témoignage des combattants, parfois reformulé après la guerre – pour soi-même, pour la famille ou pour les camarades rescapés – a donné lieu à des découvertes saisissantes enfin publiées (depuis les *Carnets de guerre* de Louis Barthas¹⁹ – auxquels correspondent en Corse *Les Bleues* de Sampiero Gistucci²⁰), la vision des femmes qui attendent est infiniment plus rare ou, en tout état de cause, nouvelle. Si l'on excepte le collectif d'historiens consacré à la problématique du genre transversale aux deux guerres mondiales²¹ pour ce qui touche aux témoignages mêmes, seules les belles *Saisons du vent* de Marie Escholier²² répondent au *War diary* de Vera Brittain²³ et, pour le domaine corse, la cinquantaine de pages de la seconde partie du premier tome de la biographie romancée de *Marie di Lola*²⁴.

Un des aspects inédits de l'approche ici proposée est précisément le dévoilement du vécu plus particulièrement féminin de la Grande Guerre et son incidence sur l'évolution du rôle et de la place de la femme dans la société corse de l'entre-deux-guerres. Il est à noter que, pour le premier mois de la guerre, n'ont été conservées que les lettres de l'épouse, Lucie (une dizaine de lettres sur un ensemble de 50 envois d'un ou plusieurs feuillets soigneusement réunis sous un ruban rose et conservés dans une valise). L'absence (à quelques exceptions près) des lettres de son époux, Jean Simon, loin de constituer une entrave à une approche anthropologique de la correspondance, jouerait bien plutôt un véritable rôle de révélateur. À cela plusieurs raisons, dont on ne retiendra que les deux principales.

D'abord, parce que, de toutes façons, au premier mois des combats, les lettres de soldats sont rares, que ce soit du fait de l'impossibilité d'écrire, pour ces derniers, à cause de la censure ou par volonté de la hiérarchie militaire qui tient à

19. Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, Maspéro/La Découverte, 1978/1997.

20. Sampiero Gistucci, *Les Bleues. Un officier corse à la guerre de 1914/1918*, Ajaccio, La Marge, 1989.

21. Luc Capdevilla, François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Valdmann, *Hommes et femmes dans la France en guerre*, Paris, Payot, 2003.

22. Marie Escholier, *Les saisons du vent, journal, août 1914 / mai 1915*, Carcassonne, Garae, 1986.

23. Vera Brittain, *War diary, 1913/1917*, Londres, Victor Gallanz, 1981.

24. Michele Castelli, *Marie Di Lola*, Ajaccio, Albiana, 1985. Signalons cependant les publications de Renée Kerdudou-Fouquier, *Le long chemin : témoignage*, Woignarue, Éditions Vague Verte, 1991 ; Françoise Dolto, *Correspondance, 1913-1938*, Paris, Hatier, 1994 ; Maria Degrutère, « Tableau des événements particuliers et journaliers », dans Annette Becker (éd.), *Journaux de combattants et de civils de la France du Nord dans la Grande Guerre*, Villeneuve-d'Ascq, PU du Septentrion, 1998, p. 161-219 ; Lucette Ponçin, *Des écoliers dans la Grande Guerre*, Mane, Éditions Alpes de lumière, 1996.

jouer de la propagande la plus mensongère et donc à écarter les témoignages du front tout comme à minimiser les pertes (qui constituent, côté français, presque le quart des pertes humaines totales de la guerre).

Ensuite, parce que Jean Simon, par sa carrière militaire aux colonies²⁵ a de longue date pris l'habitude de dissimuler la gravité de sa situation ou l'intensité de ses sentiments afin de rassurer ses correspondants. On comprendra sans peine comment la conjonction de l'événement de la première déflagration mondiale et de lettres écrites à son épouse ne peut que l'inciter à dissimuler plus encore son état et ses sentiments²⁶. Lucie, à l'inverse, privée de nouvelles de son mari soldat, maintenue dans l'ignorance ou le mensonge par la propagande, et tout entière dans la douleur de la séparation, va devoir se livrer intensément dans son écriture même. Le monologue de l'épouse contrainte d'écrire/répondre à la place de son époux devient ainsi, par inquiétude et précipitation de l'écriture, une véritable correspondance dialogique et polyphonique.

Cela fait de ces lettres un cas singulier démarqué, par exemple, de l'intérêt de la correspondance du prisonnier de guerre varois en Allemagne étudiée par Robert Raybaud²⁷ pour laquelle l'auteur notait combien le cas lui paraissait exemplaire, en donnant en effet la possibilité, toujours rare, de connaître avec une précision clinique les préoccupations essentielles des ruraux. Famille, cognats, parentèles, clients, employeurs, amis, animaux, temps, travaux et servitudes économiques sont mis en relation et en lumière.

Si l'on ne manque certes pas de voir également se dessiner au fil des lettres corses ce qu'était la vie quotidienne dans la société villageoise et insulaire, l'on peut plutôt se concentrer sur la teneur, la dynamique et la transformation du sentiment du bonheur conjugal et amoureux tel qu'il s'exprime au moment de la séparation des époux au travers de l'épistolarité. À l'égard de ces témoignages écrits, un seul principe majeur sera adopté : « Ne pas s'enfermer dans des corpus

25. Charlie Galibert, *La Corse...*, *op. cit.*

26. La carte type qu'envoie Jean-Simon le 31 août en témoigne (elle arrivera à Sarrola le 11 septembre à 18 h30) : « 31 août 1914 Santé excellente. Vous en souhaitez autant. Vous embrasse tous bien tendrement. Mille baisers aux enfants ainsi qu'à toi et Palme, Joséphine, Laurine et toute la famille et leurs parents sans exception - Jean-Baptiste, Lucien, Paul Antoine, Charles Sarrola, Vero François, Trinita plus François Toussaint, Bianchi François, Antoine Bianchini que j'ai vu, se portent très bien. Donne de mes nouvelles à tous les parents. Au revoir et à vous de tout cœur. Celui qui pense sans cesse à vous ». On pourra la comparer avec la lettre écrite à sa propre épouse par un compatriote, Jean-Baptiste Scapula – quoique celui-ci le fit durant son séjour à Bonifacio, donc avant de quitter la Corse – dans laquelle il sollicite la permission d'aller embrasser encore une fois sa mère, sa compagne, ses filles : « Dans ta lettre qui me fait un reproche que je ne mérite pas, tu me dis que je recule devant mon devoir, c'est que tu me crois bien ingrat ma chère amie, tu ne devines pas l'immense consolation que j'aurai eue avant de partir pour ma nouvelle destinée à embrasser les êtres chéris que je laisse au pays et surtout ma pauvre mère au cœur sensible ; j'ai eu la faiblesse de demander la permission au capitaine, il m'a répondu qu'à la fin de la campagne il m'en donnerait une perpétuelle, aussi puisque je n'ai pu avoir cette consolation n'ayant point de faiblesse, il faut que la destinée suive son chemin » (Jacques Bartoli, « Trois soldats », art. cit., p. 12, 13-15).

27. Robert Raybaud, *Les raisins sont bien beaux. Correspondance de guerre d'un rural*, Paris, Fayard, 1977.

clos, mais laisser l'analyse donner à nos objets, c'est-à-dire au nœud de relations engendrées par elle leur configuration ultime dans l'espace et dans l'histoire »²⁸.

Correspondance, Corse : une anthropologie de l'écriture

L'on souhaite donc ici donner à voir une pratique de conduites sociales et faire accéder le lecteur à l'univers des mille riens des rédacteurs, au vécu d'une communauté, à la vie intérieure de ces hommes et femmes – nos grands-parents. Aussi bien, les sciences humaines ne composent-elles, presque par définition, qu'avec un matériau partiel (l'écrit s'envole aussi) et évanescent ; avec une mémoire sélective, une imagination du passé (un passé retailé sur mesure, reconstruit, magnifié, blasonné, imaginé), dont la restitution de documents d'époque vient quelque peu raviver les couleurs d'origine et rafraîchir les mémoires délavées par le regret, la nostalgie, l'oubli ou la forclusion volontaire.

Le recueil et l'analyse des documents vécus sur la guerre permettent aux chercheurs de contribuer à une anthropologie des pratiques signifiantes par lesquelles les hommes et les femmes ont conféré un sens au monde insensé dans lequel ils vivaient. La correspondance (50 lettres) adressée d'août 1914 à août 1915 par Lucie à Jean Simon, soulignant la construction et les enjeux du souvenir individuel, montre combien, face à l'incertitude du sort du conjoint devant la guerre et la mort, le bonheur des permanences heureuses quotidiennes du couple doit être rappelé dans un présent éternisant le passé et conjurant l'avenir. Sous un aspect épistolaire informatif, cette commémoration de l'échange et du partage d'une histoire commune prend des formes rhétoriques de théâtralisation, dramatisation, ou encore de ritualisation qui ouvrent sur une précieuse anthropologie de l'intime. Elle s'inscrit d'une façon très large dans une anthropologie de l'écriture²⁹.

Août 1914, la mobilisation, Jean-Simon et Lucie

Dans l'île, tous les hommes de 18 à 48 ans, ainsi que les pères de familles de plus de trois enfants et les volontaires à partir de 17 ans, sont appelés. Le lundi 3 août quand s'achève la mobilisation, les troupes allemandes ont déjà pénétré sur le

28. Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, Pol, 1993.

29. *Ibidem* ; Jean Pierre Albert, Martine Chaudron et François de Singly (dir.), *Identité, lecture, écriture*, Paris, BPI / Centre G. Pompidou, 1993 ; David Barton, Mary Hamilton et Roz Ivanič, *Situated literacies : reading and writing in context*, New York, Routledge, 2000 ; Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Gallimard, 1977 ; Roger Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991 ; Chantal Savreux, *Clémentine Limperani, une correspondance familiale corse au XIX^e siècle*, Toulouse, Maxence Fabiani, 1999 ; Daniel Fabre (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Paris, Éditions de la MSH, 1997 ; Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995 ; Brigitte Diaz et Jürgen Siess (dir.), *L'Épistolaire au féminin. Correspondances de femmes (XVIII^e / XX^e siècles)*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 1998.

territoire français, à Longwy et à Nancy. À 16 heures, le *Corte II* quitte le port de Bastia avec à son bord les premiers contingents pour rejoindre Marseille. Sur le quai, nul ne veut manquer le départ de ces « pionniers de la guerre ». Quand à ceux qui partent, ils sont confiants car persuadés que la guerre sera brève. Il est vrai qu'« on disait des choses étonnantes », écrit Yves Pourcher³⁰, « comme ça, rien que pour écarter le malheur, pour préparer le plus vite possible le retour tant désiré. Et ce fut cette grande illusion d'une guerre courte et victorieuse où le soldat français s'en irait couper les moustaches de l'orgueilleux Kaiser ».

L'enthousiasme semble surtout officiellement sollicité et institué. René Viviani (un Corse), alors président du Conseil, exhorte, le 2 août 1914 :

Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus. La moisson est inachevée, le temps des vendanges est proche. Au nom du gouvernement de la République, au nom de la nation tout entière groupée autour de lui, je fais appel à votre vaillance, à celle des enfants que leur âge seul et non leur courage dérobe au combat. Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes et de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine. Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et l'approvisionnement de ceux qui défendent la frontière, avec l'indépendance du pays, la Civilisation et le Droit. Debout donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Il y aura demain de la gloire pour tout le monde. Vive la République ! Vive la France !

Le Conseil Général de la Corse se fait lui aussi

« l'interprète de la population tout entière de l'île », qui « tient, dans les circonstances solennelles et tragiques que le pays traverse, à adresser au gouvernement l'expression de son inaltérable confiance et de sa foi profonde dans le succès final des armées françaises. Étroitement unie à la Mère Patrie, la Corse donne sans compter ses enfants pour faire à la France un rempart de leurs corps robustes. Son patriotisme est à la hauteur de ses devoirs »³¹

La presse a choisi l'exaltation de la revanche et de l'esprit guerrier. Pour A. Leandri, dans *le Petit Bastiais* du 6 août :

Debout, debout, tous, pour le sublime devoir patriotique, debout, pour la petite et la grande patrie. Les Corses ont toujours montré qu'ils vont au danger, comme d'autres vont au plaisir. Ils prouveront une fois de plus que dans leurs veines coule un sang de héros... Pour moi je bénis dieu d'avoir réservé à ma fin de carrière une telle récompense. Je ne suis plus jeune, mais malgré mes cinquante-quatre ans, j'ai encore bon pied, bon oeil, et j'espère bien en descendre quelques-uns... Je viens de contracter mon engagement pour la durée de la guerre et je ne demande qu'une faveur à l'autorité militaire, celle de m'envoyer au seul poste d'honneur que j'ambitionne : à la frontière ! Vive la France ! Vive la Corse !

30. Yves Pourcher, *Les jours de guerre...*, op. cit.

31. Archives Départementales de Corse du Sud, 1 N 90.

La même antienne est reprise, sur l'air de *la Marseillaise*, par Toussaint Guglielmi, dans *Corsica* :

« Adieu, Berceau de Bonaparte,	Corses, courons venger nos pères
Corse, Notre île de beauté.	Qui sont tombés vaillants soldats,
Fière et noble comme Sparte	En combattant sur nos frontières
Vieux maquis de la liberté (bis)	Quand nos mères pleuraient tout bas (bis)
O "colombo" sur nos montagnes	Mais aujourd'hui séchant leurs larmes
Accompagne nos chants vengeurs	Elles ont dit "partez enfants !"
L'appel aux armes de nos sœurs	Pour notre pays soyez grand
Les plaintes de nos compagnes.	Pour la France, prenez les armes.

Aux armes montagnards	Aux armes montagnards !
À nous les campagnards	À nous les campagnards !
Chargeons ! Frappons !	Chargeons ! Frappons !
Jusqu'à la mort	Jusqu'à la mort
Du dernier des Teutons.	Du dernier des Teutons. »

L'Église ne tardera pas à entonner le même « *Lode e invocazione pel tempo dell'attuale guerra europea* » (8 septembre 1914), sur l'air du « *Dio vi salve regina* », hymne national corse cette fois.

Mais les institutions, liguées, peuvent bien jouer les va-t-en-guerre, dans la famille Bonardi, il en va tout autrement. Dès le lendemain du départ de son époux, Jean-Simon, le mardi 4 août, et alors même que Lucie ne sait encore rien de sa position ou de son état, on est loin de l'enthousiasme vanté par la propagande ou les journaux : « Pense plutôt à mon mari chéri, soigne-le bien, surtout ne te fatigue pas », et le 30 août : « Dieu te garde des balles allemandes »³².

Le jeu de l'épistolière entre les possessifs (« mon chéri » ; « soigne-le » ; « ne te fatigue pas ») trahit plus une émotion et une hésitation dans la façon de s'adresser à son mari qu'une recherche rhétorique. C'est que, si Jean-Simon fut bien militaire au Tonkin, à Madagascar et au Soudan, c'était avant leur mariage et c'est en tant que retraité de l'armée qu'il a épousé Lucie Carcopino, le 27 juin 1908, à 36 ans, alors qu'elle en a 22. Ils ont deux fillettes, Catherine, 5 ans, et Antoinette, 3 ans. Le mariage est très présent à l'esprit de Lucie, tout comme les fiançailles, comme en témoigne la lettre du 18 mars 1915 qui en célèbre l'anniversaire : « Comme le temps passe vite. Tu ne penses pas aujourd'hui que nous sommes le 18 mars et que à cette même date voilà de cela déjà huit années écoulées... ». C'est la toute première fois depuis leurs six années de mariage – hormis quelques courtes périodes de manœuvres en tant que réserviste, à Corte ou Ajaccio – que Jean Simon quitte Lucie. Et c'est pour la guerre qu'il part ! « J'ai peur qu'il ne t'envoie avec

32. *L'Intransigeant* du 17 août rassure les mères et les épouses : « L'inefficacité des projectiles ennemis est l'objet de tous les commentaires. Les *shrapnels* éclatent mollement et tombent en pluies inoffensives. Quant aux balles allemandes, elles ne sont pas dangereuses : elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure ». Le même jour, *Le Matin* assure que « les troupes du Kaiser ont faim ». Le 19 août, *Le Journal* certifie que « les Allemands tirent bas et fort mal. Quant aux obus, ils n'éclatent pas dans la proportion de 80 % ».

les autres... Fais ton possible pour ne pas y aller... Pense comme je serai inquiète de te savoir exposé à des dangers aussi terribles que la guerre » (mardi 4 août)³³.

Ces craintes et supplices ne sont pas sans rappeler le début du *Lamentu di a guerra di 14*³⁴ :

«*Lu dui d'aostu a la mane l'appellu fu
ginerale
e fin chi lu mondu esista sempre
si ne parlerone*

*Pertendu da la paese
Fui una grande impressionne
I vechji e li zitellini
Faciannu cumpassione.
Maladicendu la guerra
Lu fucile e lu cannone »*

«Le matin du 2 août ce fut l'appel
général
Et jusqu'à la fin du monde toujours
on en parlera

Nous laissâmes le village
Dans la désolation
Jeunes et vieux
Faisaient pitié
Maudissant la guerre
Les fusils et les canons »

Car, pour l'heure, à Sarrola, ce sont aussi de tout jeunes hommes qui partent, comme François-Xavier Bocognano, 20 ans, Jean Dominique Borrossi, 23 ans, Jean Baptiste Tusoli, 23 ans, Ange Marie Casile, 22 ans, les deux frères Battistelli, fils de la sœur aînée de Jean Simon, Laurine, ses neveux donc : Ange Marie, 22 ans, et Jules, 18 ans³⁵.

Ils partent à l'âge des belles sérénades des amours naissantes. Sans doute éprouvent-ils, à l'image des frères Casanova (Simon, 21 ans, et Paul, 19 ans) et de Jean-Baptiste Scapula (40 ans)³⁶, le sentiment de ne plus rien maîtriser ou de ne

33. Je rapprocherais volontiers cet échange avec un extrait d'une lettre d'une jeune élève institutrice bretonne à son fiancé, la veille de son départ pour le front : « Je sais que tu ne te déroberas pas à ton devoir, je te vois là-bas un vaillant soldat mais j'ai si peur que tu sois trop téméraire. Le devoir n'exclut pas la prudence. Garde-toi pour tous ceux qui t'aiment. Quel chagrin pour tes parents si tu ne leur revenais pas et pour moi un peu... Garde-toi... Garde-toi mon Lu. Songe à celle qui bien loin de toi te suivra partout par la pensée, à une petite qui t'a donné tout son cœur. Adieu pour quelque temps à nos soirées communes, à nos longues promenades du dimanche, à notre dernier soir. J'ai confiance en l'avenir. J'espère être heureuse. Sans toi je ne le serai jamais. Il faut donc que tu reviennes. Maria veut. Partage ma confiance. Tu reviendras. Mes meilleurs vœux t'accompagnent mon Lu, toi que j'adore. Dans un dernier sanglot. Quittons-nous sur ces mots. Kenavo. Marya ».

34. Joseph Bonavita, dans *U pane azimu*, donne à entendre, à l'occasion de la mobilisation à Urtaca, à la fois la distillation officielle de l'enthousiasme dans les esprits (« *Isullati partianu cantandu. Eramu un so quantu piu forti che u nemicu, e ugnunu era sicuru chi piu di tre mesi un pudia dura. A dicia u Guvernu, basta. L'Alemanu scappanu. E scritta nant'u giornale... l'ha detta u percettore [...]* ») et la crainte des villageois (« *U bughju era entratu in casa nostra e fu cume s'ellu ci avia abbandunatu u Signore [...]. Era un murtoriu chi ghjunghja* »).

35. Émilie Carles a raconté l'arrivée du garde champêtre dans son hameau du Briançonnais, en ces jours de départ des villageois : « La guerre, la guerre, se dit la petite ; on se regardait les uns les autres, on était tellement loin de ça ! Nous, on était dans l'herbe au milieu des trousses et on avait notre guerre à nous, celle que nous menions contre l'orage qui menaçait. Mais les feuilles individuelles sont arrivées. Le village est bouleversé : « Tout le monde était dehors, on se parlait, on s'interrogeait... Il y en avait qui prenaient ça à la rigolade, mais il y avait les autres, les inquiets qui voyaient tout en noir... En l'espace d'une semaine, le village avait changé du tout au tout. Il n'y avait plus d'hommes entre 20 et 40 ans ».

36. Jacques Bartoli, « Trois soldats », art. cit., 12, 7.

plus s'appartenir. L'événement que constitue le départ imminent est vécu dans ce qu'il a de plus crucial et rendu avec une tonalité dramatique. L'heure est au questionnement : « qui suis-je ? », « De quoi suis-je capable ? ». La réponse semble être celle-ci : « Je suis tout amour pour les miens mais je ferai mon devoir pour la patrie ».

La plainte des hommes mariés n'est guère différente. Dans tous les cas, cela ressemble à un adieu qui réunit dans un même amour le village et la femme³⁷ :

*« Addio, bel paese nativo
pensaci, o bella, chi devo partire
senti questo he l'ultimo addio
io mi ne vado sempre pensando a te »*

« Adieu mon beau pays natal
N'oublie pas, ma belle, que je dois partir
Écoute, c'est mon dernier adieu
Je m'en vais pensant toujours à toi »

Correspondance, amour, séparation

Le fait que ce soit au moment de la séparation, et cantonné dans les limites de ce mois d'août 1914, que Lucie signe Lucie Bonardi, c'est-à-dire de son nom de femme mariée, accentue encore cette importance du couple séparé mais dont on nie la séparation, surtout lorsque l'on connaît l'importance en Corse du nom de famille d'origine (la *casata*). Ce Lucie Bonardi se transformera dans la suite du courrier en un simple « Lucie » ou « ta femme Lucie ». Cette présence du nom du mari après le prénom de l'épouse va dans le sens d'une revendication plus affective que sociale du conjoint essentialisé dans son patronyme. L'acte d'écrire ce nom (Bonardi) accolé à son propre prénom (Lucie) traduit paradoxalement l'affirmation d'une identité particulière (« moi, Lucie, Carcopino, je suis tienne, épouse Bonardi, je suis ta moitié, et tel le symbole, je ne peux être séparée de toi, même du fait de ton éloignement »). De même, à l'Île Rousse, Marie Baldini s'émerveille de l'identité spécifique et exclusive que lui confère l'amour :

Quelque temps après me parvient la première lettre de Michel. Je savoure la joie de recevoir, pour la première fois de ma vie, une lettre personnelle, avec mon seul nom sur l'enveloppe, une enveloppe au nom de « Marie Baldini » et non pas adressée à la « famille Baldini » comme les autres lettres que nous avons reçues jusqu'à ce jour et qui nous mettaient tous dans « le même sac », sans distinction.

37. D'une façon générale, Jean Giono donne à voir et penser ce qui fait la liaison entre les hommes et les femmes en quelque sorte *par-dessus* ou *malgré* la guerre : « Ils avaient des capotes neuves et des cuirs neufs, et des cartouchières toutes plates, comme trois jolies pancartes de cuir autour du ventre. Leurs sacs, jetés à terre à moitié défaits, grouillaient de courroies luisantes. Leur drap était d'un beau bleu de ciel avec de la bourre qui frissonnait. Ils avaient les visages pétris avec des choses paisibles de la vie. C'était tout écrit, tout marqué dans leurs yeux, et sur leur chair, et dans le pli de la bouche, et dans le poil de la barbe, et sur le fil de la moustache qu'ils lissaient avec le crochet de leurs doigts. On y voyait tout, tout ce qui était là-bas derrière les collines, toute l'humidité, toute la santé, toute la force de la vie : la bonne grosse sœur aînée qui va chercher le lard à la resserre avec ses doigts en boudins, la mère qui repousse ses cheveux gris derrière l'oreille, la petite fille dans son tablier d'écolière et qui chante : « Tire lo, lo, lo » ; l'épouse couchée à plat dans le lit, comme une source d'eau claire dans l'herbe » (Jean Giono, *Le grand troupeau*, Paris, Gallimard, 1989, p. 169-170).

Cette fois, j'existe, épistolairement, par moi-même, et je n'en suis pas peu fière ! De plus, c'est la lettre d'un jeune homme que j'aime ! Il me parle d'amour, dans des termes recherchés et excessifs qu'il n'aurait jamais osé employer de vive voix, mais qui sont d'usage dans les lettres de soldats à leur « promise ». Il existe même des modèles tout prêts à être recopiés, et j'ai des amies qui ont reçu, chacune, la même lettre, de leur fiancé respectif ; seule la signature change ! Il n'en est pas ainsi de la lettre de Michel ; il s'est appliqué à m'écrire une jolie missive, et j'en ressens un immense plaisir³⁸.

Il est vrai, comme le note Yves Pourcher³⁹ que « les épouses se contentent de promettre de prendre soin de tout. De l'enfant, de la ferme, de l'atelier et de la maison en général. Elles sont déjà résolues, trouvant dans ces nouvelles charges la force de surmonter l'épreuve ». Mais, « de tout le reste, que savons-nous ? » demande Pourcher.

De cette dernière nuit où les corps se sont étreints, mêlant les gémissements de plaisir et les sanglots. De ces doux mots échangés dans l'intimité du couple, tout ce qu'on a enfin osé se dire, étonné soi-même de la force des sentiments, de ce grand amour qui, à ce moment-là, apparaissait tout neuf. Il y a eu les dernières recommandations, tous ces conseils donnés qui cachent mal l'inquiétude. Comment ces femmes pourraient-elles accomplir le dur travail des hommes ? Et puis, après un dernier baiser mouillé de larmes, ils sont partis⁴⁰.

Quoi qu'il en soit, c'est bien la rubrique Amour qui l'emporte dans la séparation. La menace de la guerre et de la mort enclenche un processus de mémoration, un rappel des souvenirs – ou une construction de ceux-ci – dont l'enjeu est la commémoration du bonheur des permanences conjugales heureuses dont la fragilité est soudain menacée⁴¹.

38. Michele Castelli, *Marie Di Lola*, Ajaccio, Albiana, 1985, p. 187.

39. Yves Pourcher, *Les jours de guerre...*, *op. cit.*

40. Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* attribue « la position inférieure » des femmes dans la société à leur absence des combats : « La pire malédiction qui pèse sur la femme, c'est qu'elle est exclue de ces expéditions guerrières (des peuples primitifs) ; ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue ». C'est la thèse de Françoise Héritier dans *Masculin/Féminin*, Paris, O. Jacob, 2002. Pour les rapports de la femme avec la gestion de la mort en Corse : Charlie Galibert, « Une écriture féminine de la mort Corse », *L'Homme*, 174, 2005, p. 203-226.

41. Il est étonnant de relever que l'unité d'espace (le village) et de temps (août 1914 - août 1915) de la correspondance utilisée dans la présente analyse recoupe le cycle annuel corse comprenant les principaux travaux agricoles, mais également un cycle cosmique, qui débute le 15 août, « quand les temps se rompent », selon l'expression populaire, lorsqu'on entre dans la canicule et le point culminant de l'année, menaçant cultures et santé de ses dangers, et où guettent les *mazzéri*, figure majeure de la symbolique insulaire de la vie et de la mort (Dorothy Carrington, « Les *mazzéri*, chasseurs en rêve », dans Paul Simonpoli (dir.), *La chasse en corse*, Ajaccio, Parc Naturel Régional de la Corse, 1995, p. 377-388). Hasard du corpus, bien sûr, d'un acte inscrit dans l'histoire – la première guerre mondiale – mais qui le positionne néanmoins entre deux *mandraches* – combats de *mazzéri* dont l'issue détermine les démographies villageoises annuelles – ouvrant ainsi la Corse à la fois à l'espace de la mort extérieure (la guerre « française » et mondiale) et à la gestion interne de la mort insulaire, recomposant la segmentarité de l'île-mère autour de ses figures majeures : famille, village, vallée.

Le lendemain de son départ, c'est encore leurs fiançailles que Lucie rappelle à Jean Simon :

« Tu m'éciras demain, tu me diras si tu veux toujours ce que je veux, rappelle-toi durant nos fiançailles tes promesses : ma chérie, tout ce que tu voudras, je le voudrai aussi. » (mercredi 5 août)

La ponctuation minimale souligne le ton passionné, un sentiment de vélocité, de course contre le temps : c'est à peine si l'écriture reprend son souffle, comme si, couvrant ainsi le silence, n'attendant pas même de réponse, elle conjurait le malheur possible, le risque de blessures ou pire, et le silence forcé de l'autre :

« Si tu ne peux faire marcher les jours plus vite, écris au moins ». « Je t'écis ce soir pour ne pas manquer la voiture de demain » (mercredi 5 août)

« Je finis à regret, j'ai peur de faire attendre le courrier et ce serait le sujet d'une nouvelle plaisanterie (du facteur) » (mardi 10 août)

« Voilà quatre jours que tu es parti et tu n'as pas encore donné signe de vie » ; « J'ai attendu avec impatience mercredi mais ce soir quand le facteur n'a rien apporté pour moi j'ai presque pleuré » (jeudi 6 août)

Lucie pose les questions, y répond, remet sans cesse en jeu son amour, joue avec la peur d'un démenti, voire la perte de l'être aimé – exhibant ainsi la présence de l'oralité dont est investie cette écriture : une véritable gestuelle, un jeu des regards et des corps, une présence de l'indicible dans l'écriture.

« Je t'aime. Je tâcherai de t'attendre sans impatience. Ta petite femme dont le bonheur est de se savoir aimée » (mardi 4)

« Je t'aime, tout mon bonheur est dans ton affection [...]. Si ton amour me manquait mon Jean comment vivrais-je. Au revoir mon chéri je t'embrasse et t'envoie mes meilleures caresses [...]. Voilà j'ai sommeil je me couche, c'est le moment de la journée où je pense le plus à toi, ma chambre me paraît vide et immense sans toi, je finis dans un dernier baiser [...]. Je t'envoie une rose que j'ai gardée tu sais où tu aimais les chercher, quand tu m'en offrais et que je cassais leurs tiges, ta femme chéri qui t'adore. Encore un baiser et je dors, embrasse-moi bien fort et bonsoir » (mercredi 5)

« Et maintenant, mon mari chéri, je vais me coucher avec tes baisers que je reçois hélas qu'en imagination. Que je voudrais donc être déjà à ton retour. Je t'envoie 1000 baisers en rêvant que je suis dans tes bras ; à ce jour attendu, la réalité ; ce soir il faut se contenter du rêve. Je t'embrasse encore. Encore bien bien fort. À tantôt. Ta femme qui t'aime et qui se croit aimée » (jeudi 6)

« Au revoir, je t'embrasse bien fort un million de fois si tu trouves que ce n'est pas trop mais je crois que tu ne te plaindrais pas. Ta femme [...] Je ne trouve plus rien qui puisse t'intéresser. Ta petite femme à toi dont tu es l'unique pensée » (vendredi 7)

De même que l'on peut dire ce que l'on n'écrit jamais, c'est-à-dire que le code culturel au sens fort (une gestuelle, une « corporéité culturelle », des expressions, des onomatopées) est inscrit au plus profond du comportement (c'est-à-dire dans le fait intime et cognitif d'être de quelque part, d'un lieu qui fait monde), l'on

peut écrire ce que l'on ne dira jamais – par quoi l'écriture se glisse au plus profond du silence de l'oralité – ouvrant du même coup une complicité explicite pour l'anthropologue. Ces deux silences conjugués fondent le *Ici* et le *Nous*, confirmant l'intérêt anthropologique de la correspondance amoureuse⁴².

Insularité, labyrinthe harmonique et exil

Cependant, ces premières lettres d'août 1914 trahissent également autre chose que les liens subtils, mais depuis longtemps avérés, des sentiments avec les pratiques d'écriture. Si, bien sûr, elles indiquent que l'auteur en devient, par un effet de torsion, la véritable destinataire ; si elles sont également l'indice de l'importance que l'on voudrait occuper dans l'espace et l'esprit de l'autre à l'instar de la place qu'il occupe en nous ; elles donnent à lire une véritable jouissance de la présence de Jean Simon alors même qu'il est absent, jouissance qu'il faut sans cesse mettre à l'épreuve, tester, démentir, provoquer, pour la faire durer et chaque fois revivre :

« Te dire que je pense continuellement à toi est inutile, je sais que tu n'en doutes pas une minute » (mardi 4 août)

« Pense à ce qu'il en est de moi ici où chaque endroit, chaque chose, me rappelle mon petit Jeannot aimé » (mercredi 5 août)

Cette présence dans l'absence même, affirmée avec force, compose une des forces essentielles qui soutiennent, sous une pratique d'écriture singulière dans l'espace et le temps, la thématique de la séparation, de l'absence, de l'exil, vécus et ressentis du point de vue de ceux qui sont restés. Le départ forcé, dans le cas présent, est vécu comme un véritable vol, semblable en un sens à celui de la mort – la *ladra pediniella*, la voleuse au pied léger. Il est en outre redoublé de prendre corps dans une île dont on connaît l'archétype d'ouverture/fermeture. Il s'agit de montrer, affectivement, familialement, patrimoniallement, communautairement (du plus intime au plus collectif) à celui qui est parti, qu'il est toujours là, parce qu'on ne quitte pas l'île, à peine si l'on s'en absente. Il est toujours là puisqu'on lui donne toutes les nouvelles (du village, de la famille), lui faisant ainsi partager un espace dont il est séparé, de même qu'on lui fait partager un temps qu'il n'occupe plus physiquement. La construction épistolaire d'une commémoration du bonheur conjugal menacé est étroitement associée à la thématique de l'exil.

Si le labyrinthe est une façon d'occuper, de saturer l'espace, archétypiquement insulaire⁴³, de l'agrandir, le couvrir, ce pourrait bien être l'image qui ressort de ces lettres : un monologue qui revient sans cesse sur les mêmes thèmes, les décline, les fait varier, quasi polyphoniquement.

42. Parikh Shanti, « Sex, lies and love letters : condoms, female agency and paradoxes of romance in Uganda », *Agenda : African Feminisms*, 62, 2/1, numéro thématique *Sexualities/Sexuality in Africa*, 2004, p. 21-40 ; Brian V. Street, *Literacy and development : ethnographic perspectives*, New York, Routledge, 2001 ; Philippe Artières et Jean François Laé, *Lettres perdues. Écriture, amour et solitude, XIX^e - XX^e siècles*, Paris, Hachette littératures, 2003.

43. Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Ajaccio, DCL éditions, 2001.

« Je t'embrasse bien fort un million de fois. Si tu trouves que ce n'est pas trop mais je crois que tu ne te plaindras pas. Ta petite femme à toi dont tu es l'unique pensée » (vendredi 7 août)

« Ta petite femme dont le bonheur est de se savoir aimée » (mardi 4 août)

« Ta femme qui t'aime et qui se croit aimée » (jeudi 6 août)

« Te dire que je pense continuellement à toi est inutile, je sais que tu n'en doutes pas une minute » (mardi 4 août)

« Encore un baiser et je dors, embrasse-moi bien fort et bonsoir » (mercredi 5 août)

« Et maintenant je vais me coucher avec tes baisers que je ne reçois hélas qu'en imagination » (jeudi 6 août).

Lucie écrit, en quelque sorte pour dire ce pourquoi ses lettres ont cette forme de monologue parlé, cette facilité d'intégrer, d'appeler, de contraindre, d'imiter, voire de suppléer la parole de l'autre, de Jean Simon – l'étonnant oxymore d'un monologue dialogique.

Parler à l'autre, de l'autre, à la place de l'autre, mais surtout ne pas laisser de blancs, ne pas même – ou alors au minimum – couper ce débit d'une ponctuation, mais mélanger, enchaîner les informations, revenir sur les enfants et la famille, puis sur l'absent, glisser un mot d'amour au « bel officier », une référence au village, rebondir. Donner à sentir à l'aimé son impossible absence et son impossible exil : dans la douleur,

« Voilà quatre jours que tu es parti et tu n'as pas encore donné signe de vie. J'étais presque au désespoir » (jeudi 6 août)

« Je tâcherai de t'attendre sans impatience » (mardi 4 août)

dans le sacrifice,

« Pense plutôt à mon mari chéri, soigne-le bien, surtout ne le fatigue pas » (mardi 4 août)

« Pour te voir seulement une heure je ferais des kilomètres » (mercredi 5 août)

voire l'humour,

« Je te promets que lorsque tu reviendras, je descendrai à la gare sans que tu aies besoin de recourir aux gendarmes » (mercredi 5 août)

voire dans un certain style,

« À ce jour attendu, la réalité ; ce soir il faut se contenter du rêve » (jeudi 6 août)

C'est toujours lui rappeler l'amour fondateur.

Combien remarquable aussi, stylistiquement et sémantiquement, se révèle l'absence d'indicateurs de causalité dans le déroulement de cette thématique. Il ne s'agit pas d'expliquer la séparation mais plutôt de la nier, mieux encore de l'interdire par débit de pensées et d'écriture ininterrompues : parler de soi, des enfants, des autres familles, de sa propre famille, du village, du destinataire. À la limite ne parler de rien (« ici rien à signaler » ; « rien de neuf ici » ; « rien d'intéressant »),

mais alors le dire et surtout ne pas parler de la guerre, ou très peu, ne pas parler de la peur et de la mort – sauf lorsque elle advient, tout près, dans la famille même, en mars 1915, sous la forme de la mort d'un petit neveu et qu'alors elle prend toute la place. Lorsque cette occurrence funèbre surgit, Jean Simon n'est déjà plus au front, il est rentré sur l'île, à Corte, et c'est justement à ce moment-là qu'un questionnement plus inquiet prend corps chez Lucie : « Comment ! Il est dans l'île, il est "ici", il est "rentré", et il ne me donne pas davantage de nouvelles, il ne vient pas ! ». À le dire autrement, le véritable exil commence en quelque sorte avec cette séparation vécue comme impossible : un mari de retour en Corse ne saurait rester loin de son épouse ! Le corps plein de l'île réunit, il ne saurait séparer.

On pourra toujours évoquer le caractère privé et écrit de ces lettres : destinées à Jean Simon, elles ne sont susceptibles d'être lues par personne d'autre que lui⁴⁴ et peuvent donc donner libre cours à une intimité amoureuse, mais encore fallait-il que Jean Simon soit susceptible, d'abord de l'entendre, et, surtout, de l'accepter voire de l'autoriser. Or cela ne fait guère de doute. La première lettre envoyée par Jean Simon, que reprend le courrier de Lucie, montre que le jeu amoureux est bien partagé par l'époux :

Me voici consolée rien que de savoir que le temps te dure loin de moi (je suis bien méchante pas vrai), mais une peine partagée est paraît-il plus légère. Je suis surprise de voir que tu pousse la jalousie jusqu'à vouloir savoir si j'ai reçu des visites en ton absence [...] pour la première fois que cela t'arrive, je te dirai ceci : ni les A ni les B ni personne enfin n'a eu l'audace de venir me distraire du chagrin d'être séparée de mon mari chéri.

On pourra aussi avancer que cette complicité serait redevable du statut social. Il est clair, en effet, que nombre de villageois ne savent pas écrire et donc *a fortiori* écrire leurs sentiments, mais les nombreuses autres formes d'expression de l'amour (les chants – en particulier ceux rapportés dans cet article) ne vont guère dans le sens d'une austérité ou d'une pudeur autre que sociale, obligée et affichée. Le contrôle du comportement extérieur, de la conduite et de la réputation est une chose (par exemple le fait de ne jamais présenter un lit défait), la conduite et la rhétorique amoureuse en est une autre.

Le caractère profondément culturel de cette communauté de liens, de cette thématique d'un exil impossible, outre qu'il se vérifie historiquement dans l'im-

44. Tout le monde écrit et lit. Mieux : les Français découvrent les lettres de leurs « homologues » allemands (« Hier, ou avant-hier, au rapport, on a lu des lettres de prisonniers boches. Pourquoi ? Je n'en sais rien, car elles sont les mêmes que les nôtres. » (Étienne Tanti, jeudi 28 janvier 1915)). Richard Hoffmann, artilleur allemand de 31 ans écrit le 22 septembre 1914 : « Le long du chemin : traces de combat, champs piétinés ; dans ce chaos désertique, toutes sortes de matériels de combat, des hommes enterrant les derniers morts, et dans l'air cette odeur pénétrante du champ de bataille. Nous avons fouillé quelques sacs. Dans chacun d'eux, il y avait des lettres et des cartes, en français et en allemand, adressées aux êtres chers de l'arrière ; elles se terminaient par l'espoir de les revoir sains et saufs. Tout ça a jeté un grand froid : ceux qui les avait écrits étaient morts ». Ces soldats ont pour la plupart entre 17 et 23 ans ; ils ne sont pas sortis de l'école depuis si longtemps. Beaucoup parmi eux n'auront jamais la chance d'écrire à d'autres femmes qu'à leur mère. Pour les autres, ceux qui ont trente ou quarante ans, la guerre est d'autant plus cruelle qu'elle les sépare de leurs femmes et de leurs enfants, que certains n'ont même pas vu naître.

portance de la diaspora (on estime qu'environ 20 000 Corses sont hors de l'île au début du conflit) est identifiable dans l'apprentissage qu'on en prodigue aux enfants. La présence réitérée d'une signature maladroite de Catherine (5 ans) et d'Antoinette (3 ans), à qui l'on tient sans doute la main et dont on accompagne le mouvement (septembre 1914 ; janvier, février, avril 1915) va dans ce sens, tout comme l'attitude d'Antoinette, dans la lettre du 28 février 1915 : « Crois-tu qu'Antoinette entendant sonner les cloches ce matin m'a dit : c'est dimanche, voilà papa qui arrive. Elle se rappelle que tu es venu dimanche » ; « les enfants ont dit merci plusieurs fois en criant bien fort. Si tu ne les a pas entendu, tant pis pour toi ». Loin d'être une *éducation de l'oubli*⁴⁵, le refus de l'exil est une éducation du souvenir permanent : une mémoire pour (et contre) l'avenir.

Du retour des permanences heureuses...

L'intensité des déclarations affectives d'août 1914 est révélatrice du débordement du code culturel de retenue et de pudeur imposée dans la société villageoise par le discours amoureux féminin et l'apologie du couple. Du fait de l'irruption du risque suprême, de la mort désormais possible du conjoint, ce mois de la séparation condense en lui l'essentiel des déclarations amoureuses de Lucie à Jean Simon. Cette présence malgré l'absence, cette complicité des êtres et des choses, au début de la séparation, continue bien, certes, tout au long du cycle épistolaire, mais dès que Jean Simon, est blessé, le 10 septembre, lors de la bataille de La Marne, puis rapatrié sur l'île, et ainsi mis hors de danger, les petits sous-entendus, les taquineries, les déclarations, vont aller *decrecendo*. Et, même si, cantonné en garnison à Corte, il ne rentre pas au village, les déclarations intimes deviendront plus pudiques et contrôlées, faisant une plus large place à la famille et aux questions de gestion du patrimoine :

« Tu vois, nous tâchons de nous débrouiller comme nous le pouvons » (28 mars 1915)

« Après-demain nous tuerons le cochon, pas de boudin pour toi, à moins que tu nous fasses une (visite) surprise » (6 janvier 1915)

« Reçu hier soir ta lettre ainsi que la boîte de bonbons auxquels nous avons fait fête, surtout les enfants » (22 janvier 1915)

Du moins sera-t-il sauf et Lucie assurée pour quelques mois qu'il ne risque plus sa vie à la guerre. L'absolu des permanences heureuses du quotidien du couple, non seulement n'est plus menacé par l'autre absolu, négatif, de la guerre et la mort, mais va pouvoir être de nouveau vécu ensemble et donc n'a plus à être chanté et éternisé épistolairement mais tout juste partagé – hors de toute épistolarité. La commémoration cède le pas à la vie commune retrouvée.

Le code villageois de retenue et de pudeur reprend ainsi tout son poids, passé le premier mois de séparation. Une des meilleures preuves en est la formule « Je t'embrasse et t'envoie mes meilleures caresses », écrite le mercredi 10 août en un

45. Angelo Rinaldi, *L'éducation de l'oubli*, Paris, Denoël, 1974.

sens amoureux et personnel («...si tu peux les recevoir sur un bout de papier, mais je sais par expérience que baiser une ligne d'écriture ou une photographie n'est pas baiser une bouche aimée») qui deviendra les mois suivants la formule de séparation épistolaire banalisée associant Lucie aux deux enfants du couple et à la sœur vivant sous le toit familial.

Dès septembre 1914, Lucie propose d'écrire tous les deux jours, en une pratique sans doute propitiatoire, mais intégrant aussi le quotidien de la vie de la famille dans un échange presque banalisé, même pour ce qui touche à la gestion du patrimoine. Le village semble voguer à l'écart, paisible, intègre, presque irréel («Ici tout continue à bien marcher» (4 septembre) ; «Tout va bien, choses et gens» (4 septembre) ; «Rien de particulier» (10 septembre)). Si, par exemple, elle confirme, le 4 septembre, que Paul François s'occupe de la propriété où se trouvent la plupart des vignes de la famille et qu'elle y est même allée, elle n'en dit pas davantage. Ni d'un point de vue de gestionnaire par procuration (alors que les vendanges sont prévues pour le 25 septembre), ni d'un point de vue plus sentimental, comme début août où elle précisait : «Je suis allé jusqu'à ce fameux ruisseau où l'on trouve de si jolies pierres, te rappelles-tu, mais je n'ai rien trouvé du tout».

Quand le malheur absolu de la guerre et de la mort s'évanouit de l'horizon du couple, le bonheur des permanences heureuses n'a plus besoin de célébration. Pour preuve, même les pèlerinages chargés d'en entretenir la mémoire et d'en célébrer la commémoration échouent.

Il faut simplement tenter de (re)vivre.